

Des robes mal fermées

Tahar Ben Jelloun

L'air s'était raréfié dans sa chambre et les murs avançaient en ce dimanche qui lui rappelait la terre fêlée du pays. La chaleur, épaisse et blanche, occupait son lit et dérangeait les objets. Des images, se bousculèrent dans sa tête, jaillissant du miroir, du mur, de la natte. Elles prirent place dans ce lieu enveloppé de mélancolie, dans l'absence et l'exil. Même le transistor s'est mis à émettre directement du village ; il entendit le message de sa femme : « Ici c'est Fathma, ta femme — tout le monde va bien — la santé est bonne — les enfants sont en vacances — le mandat n'est pas encore arrivé, mais l'épicier nous fait crédit — ton père, ta mère, ton grand frère te saluent — nous t'attendons — n'oublie pas un cadeau pour la nièce qui se marie. . . »

L'eau était rare. La direction du foyer avait décidé d'appliquer un plan d'austérité. La sécheresse pouvait durer. On n'était pas au Sahel, mais il fallait faire attention !

Il mit son costume du dimanche et prit le métro sans savoir trop vers où se diriger. Il alla loin, très loin jusqu'à Saint-Germain-des-Prés. C'est un quartier où il n'avait jamais eu l'occasion de se rendre.

La foule avait quelque chose d'étrange. Il lui était difficile de prendre pied dans le tourbillon de cette faune colorée et parfumée. Il s'assit sur un banc et regarda le spectacle. Il ne se passait rien. Devant les cafés, des jeunes gens faisaient semblant de jouer de la musique. D'autres avalaient des lames de rasoir, ou se livraient à des acrobaties lamentables pour mendier quelques francs.

Ce qui retenait son regard, ce n'était pas cette agitation folklorique, mais des femmes. Elles étaient belles, légères, minces, transparentes. De petits nuages en couleur, des gazelles échappées d'un jardin. A peine vêtues, elles passaient

Vestidos entreabertos

Ana Cristina Tavares
Tradutora e Professora na Universidade Lusófona

O ar tinha-se rarefeito no seu quarto e as paredes pareciam avançar, neste domingo que lhe lembrava o solo gretado do seu país. O calor, denso e abafado invadia o leito e distorcia os objectos. As imagens atropelaram-se na sua cabeça, irrompendo do espelho, da parede, da esteira. Ocuparam o seu lugar neste espaço envolto pela melancolia, na solidão e exílio. Até a telefonia começou a emitir directamente da aldeia; ouviu a mensagem da sua mulher: «Daqui fala Fathma, a tua mulher — estão todos bem — de boa saúde — as crianças estão de férias — o vale-postal ainda não chegou, mas o merceiro vende-nos fiado — o teu pai, a tua mãe e o teu irmão mais velho mandam saudades — estamos à tua espera — não te esqueças do presente para a sobrinha que se vai casar...»

A água era escassa. A direcção do lar decidira aplicar um plano de austeridade. A seca podia continuar. Não estávamos no Sahel, mas era necessário tomar precauções!

Vestiu o seu fato domingueiro e tomou o metro sem saber bem para onde se dirigir. Foi longe, muito longe, até Saint-Germain-des-Prés. É um bairro onde nunca tivera a oportunidade de ir.

A multidão tinha algo de estranho. Era-lhe difícil assentar os pés no chão no turbilhão desta fauna colorida e perfumada. Sentou-se num banco e observou o espectáculo. Nada acontecia. Em frente aos cafés, os jovens fingiam tocar instrumentos musicais. Outros engoliam lâminas de barbear, ou entregavam-se a acrobacias lamentáveis para mendigar alguns francos.

Eram as mulheres que retinham a sua atenção, e não esta agitação folclórica. Eram belas, leves, elegantes, diáfanas. Pequenas nuvens coloridas, gazelas fugidas de um jardim. Seminuas, passavam à sua frente como imagens. Esboçavam passos

Ana Cristina Tavares

devant lui comme des images. Elles esquissaient des pas de danse avec un léger sourire et disparaissaient dans la foule. Sous leurs robes mal fermées, il pouvait apercevoir sans faire d'effort des petits seins bronzés, une taille fine, des jambes parfaites... Il avait l'impression de tourner les pages d'un magazine féminin, ou d'ouvrir des flacons de parfum. Ces corps frêles dansaient et chantaient dans sa tête. Toutes ces femmes le traversaient dans un vertige insoutenable.

Il se leva, un peu hagard, un goût amer dans la bouche, et reprit le métro. Il pensait déjà à la nuit : ces femmes qui le hantaient allaient peut-être envahir sa chambre dans la chaleur et l'insomnie. Et puis non ! il se rassura en se disant : Elles ne savent pas où j'habite...

**Tahar Ben Jelloun, *Les amandiers sont morts de leurs blessures* ;
© La Découverte/Maspéro, 1983.
(Direitos amavelmente cedidos pela editora francesa)**

Vestidos Entreabertos

de dança com um ligeiro sorriso e desapareciam na multidão. Sob os seus vestidos entreabertos, ele podia vislumbrar, sem esforço, pequenos seios bronzeados, uma cintura fina, pernas perfeitas... Tinha a impressão de folhear uma revista feminina ou de abrir frascos de perfume. Estes corpos delicados dançavam e cantavam na sua cabeça. Todas estas mulheres o atravessavam numa vertigem insustentável.

Levantou-se, um pouco desorientado, com um gosto amargo na boca, e voltou para o metro. Pensava já na noite: estas mulheres que o obcecavam iriam talvez invadir o seu quarto com o calor e a insónia. E daí não! Tranquilizou-se dizendo para consigo: Elas não sabem onde é que eu moro...